

Aquarelles

L'essai est d'abord un coup d'essai, rapidement suivi par d'autres tentatives. Quand d'essai en essai se dessine une chance, alors les progrès, patents, deviennent progressivement ce qu'il faut appeler un talent naissant.

Voilà ce que je ressens en regardant spontanément, sans regard prévenu, les aquarelles de Françoise. On y voit d'emblée un bonheur qui se cherche dans la fraîcheur voulue des couleurs.

Les formes délavées, imprécises ne donnent pas un ensemble flou, mais destinent qui les peint d'une main déjà sûre à devenir une aquarelliste de talent : le bonheur des yeux est déjà là.

Bien sûr, à qui regarde de près, s'impose une impression de *déjà vu*, mais, au-delà du geste pictural qui se cherche encore, s'expose dors et déjà une lumière qui fera date dans sa vie : c'est une lumière qui se présente à nous comme recueillie, pour ainsi dire sauvée du désastre.

Le reprise de la lumière fait le peintre qui ne compte pas ses heures dans l'appel qu'il entend dans le lointain de la couleur qu'il approche la confiance au cœur.

Bien vite, la couleur fait place aux couleurs qui s'aiment, se repoussent et s'appellent dans le même temps : un monde prend forme qui n'a pas encore de nom, mais qui, placé sous le signe de la lumière, trouvera quelque jour sa fin dernière qui inaugurerait un rapport nouveau au monde.



Un mazet

Un mazet vibre dans la chaleur de l'été provençal. Les cigales stridentent ; comme c'est bon de s'attarder sur la terrasse à contempler la nature dans sa tranquille force.

Légèrement essoufflé, dirait-on, le peintre s'est rendu sur la terrasse. Il vaquait peut-être et a entendu un bruit inhabituel, mais non, tout va bien : elle retrouve ce qu'elle est venue y chercher, la beauté du simple dans un paysage de sûre assise.



L'étoile de minuit

Dans un an, dans un jour, le paysage viendra à toi dans sa magnificence de labyrinthe.

L'issue sera partout où tu engageras tes pas.

Scintillera quelque jour, au-dessus de ta demeure ailée, l'étoile de minuit que tu appelles de tes vœux, et dans le lointain, tu entendas peut-être la trompette bouchée de ton jazzman préféré dessiner des arabesques de velours dans la fraîcheur du ciel étoilé.

La trompette voilée chantera pour toi d'étoile en étoile sa complainte étirée.

Au matin, de pommier en pommier, tu iras d'un pas lesté constater les progrès de la nature dans l'automne de sa course, et tu penseras que tout est bien.



Clôture

Pour l'heure, te voilà qui vaques dans la petite ferme ouverte au *vent de l'éventuel*.

La clôture, tout de guingois, intrigue le promeneur solitaire que je suis.

Tu la laisses pour quelque temps encore à son alphabet de ruines ; elle intrigue si bien la plaine et ses passants.

Une fleur sourit au ciel. La sagesse des herbes se balance sous la caresse du vent.

Une nuée d'alouettes emporte le ciel vers un horizon nouveau.



Petit poisson

Petit poisson, tu tournes en rond dans ton bassin, mais tu n'es pas seul.

Dans la ronde, tu donnes de la nageoire avec tes congénères et vous rivalisez d'élégance dans la soie de vos jours.

C'est à celui qui fera le mieux frémir la lumière, mais voilà : vous êtes tous plus beaux les uns que les autres.

C'est la main du peintre qui vous rend cette justice.

En dépit que vous en ayez, vous voilà tous égaux devant la couleur et les rythmes pour le bonheur de nos yeux.

Vous cherchez l'air de l'eau ; les nénuphars se balancent légèrement sur votre passage.



La feuille

Ni morte ni vivante, telle m'apparaît la feuille détachée de l'arbre.

Une forte odeur de terre flotte dans l'air saturé de nuances violacées.

Comme en suspens, dans un refus obstiné d'être prise pour ce qu'elle n'est pas, la feuille décline sa mort de feuille en mille nuances vivantes.

Détachée du grand tout qu'est l'arbre longanime, épais cheveu de verdure devenu non pas blanc mais jaune puis brun, tombée là au pied de l'arbre, la voilà qu'elle s'apprête pour son dernier bal ; partie danser en compagnie du vent cavalier, elle ira bientôt rejoindre la terre, sa mère qui l'a vu naître puis verdir dans les dédales du ciel céruléen.



Les chanterelles

Dans la sylve bruissante, te voilà devenu ce lilliputien qui chemine à l'ombre des grandes chanterelles multicolores.

Un air de guitare égrène ses arpèges ponctués de silences assourdissants.

Musique odorante qui enivre la narine du peintre pris de vertige.

Mais déjà approche à pas de géants le cueilleur de chanterelles qui fredonne une mélodie savante.

De toutes ces couleurs, il fera une fricassée d'apparences.



Les iris

Iris de mon enfance, iris sévères, votre bleu enfiévré appelle l'alignement impeccable des bordures qui ensèrent l'allée de petits graviers blancs ; j'y cheminai l'âme au vent.

Le parfum suave de vos effluves gonflait ma narine d'enfant joueur. J'étais bien tenté de décapiter vos fleurs altières, mais une pudeur, presque une pitié, m'enjoignait de n'en rien faire.

Il y eut, sur les rives humides de l'Ognon, le safran de vos cousines qui, un jour de grande aventure, brouilla les pistes de la couleur.

C'est depuis ce temps que le jaune et le bleu se marient si bien dans mon cœur, avec pour tout cadre l'odeur de l'onde qui caresse les rives frémissantes.